

— Du courage... répéta Ursule.

— Quo vais-je devenir, sans soutien, sans famille ? poursuivait la jeune fille désespérée. Il est mort... lui si bon... lui si tendre pour moi ! Il est mort, et je ne l'ai pas revu !... Je n'ai pas pleuré près de son lit funèbre !... Je n'ai pas prié sur sa tombe ! Oh ! madame, ajouta Renée en s'adressant à madame Lhermitte qui venait de paraître, mon ami... mon protecteur... celui que j'appelais mon père, je ne le verrai plus !...

Et les pleurs de la pauvre enfant redoublèrent. La directrice du pensionnat la fit asseoir près d'elle, mêla ses larmes aux siennes, et avec les meilleures intentions du monde lui prodigua ces banales paroles de consolation qui n'ont jamais consolé personne. Renée les entendait à peine et, d'une voix étouffée, répondait :

— Ne plus le revoir !...

— Vous penserez à lui...

— Sans cesse...

— Son souvenir restera vivant près de vous...

— Oh ! toujours ! toujours ! Mais je ne le verrai plus, lui !

Après un instant de silence, madame Lhermitte reprit :

— Vous allez quitter le pensionnat, chère enfant...

Ces mots firent une diversion brusque à la douleur de Renée.

— Quitter le pensionnat ? ? — murmura-t-elle en levant ses yeux pleins de larmes sur madame Sollier comme pour l'interroger.

— C'est la dernière volonté de votre protecteur... de votre ami... répondit Ursule.

— Ainsi, vous allez m'emmener ?

— Oui.

— Où me conduirez-vous ?

— Où votre protecteur m'a donné l'ordre de vous conduire.

— Et vous resterez avec moi, bonne Ursule ?

— Je vous le promets !

— Vous me quitterez pas ?

— Jamais !... jamais !... je vous le jure !...

— Je ne serai pas seule au monde... je serai aimée...

La jeune fille se jeta dans les bras de madame Sollier, qui la tint longuement embrassée.

— Voyons, chère mignonne, — dit Ursule en dominant son émotion, — faites appel à votre courage... séchez vos larmes...

— Est-ce possible ?

— Il faut que ce soit possible !... Montez à votre chambre... revêtez une robe très simple et de couleur très sombre... — Madame Lhermitte voudra bien charger quelqu'un de préparer votre malle qu'on portera dans la journée à l'Hôtel de la Préfecture où nous retiendront jusqu'à demain des emplettes indispensables...

— Des vêtements de deuil, n'est-ce pas ? demanda tristement Renée.

— Oui, ma mignonne... Allez vite.

— Je ne reviendrai plus ici ?...

— Vous y reviendrez comme visiteuse si cela vous plaît ; mais non comme pensionnaire...

— J'ai une amie que je voudrais embrasser avant de partir, en lui disant adieu... balbutia Renée.

— Pauline Lambert ? fit la directrice.

— Oui, madame...

— Montez à votre chambre, chère enfant... Je vais prier Pauline d'aller vous y rejoindre et vous pourrez lui faire vos adieu...

Renée prit les mains de madame Lhermitte et les pressa avec effusion en s'écriant :

— Ah ! vous êtes bonne, madame ! Vous avez sans cesse été été bonne pour moi, et je vous en serai reconnaissante toute ma vie...

La maîtresse de pension embrassa Renée, qui s'éloigna tristement.

— C'est une âme céleste !... C'est un cœur d'ange, fit-elle quand la jeune fille eut reformé la porte. Elle mérite bien d'être heureuse !

— Elle le sera, madame, répondit Ursule.

Aussitôt arrivée dans sa chambre Renée, se conformant à la recommandation qui venait de lui être faite, revêtit la plus simple et la plus sombre de ses robes. Elle avait le cœur gros, et tandis qu'elle s'habillait des larmes coulaient sur ses joues.

— Si seulement je l'avais revu... balbutia-t-elle d'une façon presque inconsciente ; si seulement je l'avais embrassé... Hélas ! hélas ! il est mort ! et je ne le reverrai pas... et je ne l'embrasserai plus...

Renée se uilla les tiroirs d'un meuble où elle serrait ses menus objets de toilette et ses humbles bijoux de jeune fille. Elle y prit un médaillon d'or, suspendu à un ruban de velours, le pressa sur ses lèvres et murmura :

— Malgré la douleur qui m'accable, je ne t'oublierai pas, cher compagnon de mon enfance ! Je te porte depuis bien longtemps, sans savoir quel est le souvenir qui s'attache à toi, mais je t'aime. Il me semble que tu fais partie de moi-même... il me semble qu'une pensée tendre t'a donné à moi... que tu es la consolation et que tu es aussi l'espérance... Je t'aime ! !

De nouveau elle appuya ses lèvres sur le médaillon et elle l'attacha à son cou.

— Qu'est-ce que cela ? se demanda-t-elle ensuite en trouvant dans un coin du tiroir un papier tordu et froissé.

Elle le défrappa, le lut et dit tout bas, en fronçant le sourcil :

— Les quelques lignes écrites par ce prisonnier la nuit de son évasion... La lettre de cet homme dont la voix et les regards m'effrayaient et qui doit jouer un rôle funeste dans ma vie, si mes pressentiments se réalisent... Sombre souvenir que je veux garder !

Renée plia en huit le morceau de papier et le glissa dans une poche de son porte-monnaie contenant déjà ses économies de pensionnaire, (assez rondes du reste, M. Robert Vallerand était généreux) ; économies représentées par un billet de banque, plusieurs louis d'or et de la menue monnaie.

Madame Lhermitte, après avoir donné l'ordre à Pauline Lambert de monter à la chambre où l'attendait Renée, était venue rejoindre Ursule au salon.

Pauline, très inquiète, se hâta de se rendre auprès de son amie. En peu de mots Renée lui apprit le coup terrible qui la frappait.

Ces deux enfants pleurèrent ensemble en jurant de ne jamais s'oublier et de s'aimer toujours.

— Enfin, où vas-tu aller ? demanda Pauline à travers ses larmes.

— Eh ! le sais-je ? J'irai où on me conduira.

— A Paris, peut-être...

— Je ne le souhaite pas...

— Pourquoi donc ?

— Paris est une ville terrible qui me fait peur.